Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1960)

Heft: 1

Artikel: Sur le courage et sur l'espèrance

Autor: Bonnard, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869908

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUR LE COURAGE ET SUR L'ESPÉRANCE

L'invention de la tragédie fut un acte de singulier courage.

Le peuple grec est courageux. Le sang versé au cours des siècles à toutes les Thermopyles de la Grèce — le sang qui aujourd'hui coule encore dans les montagnes pour la défense du peuple — l'atteste suffisamment.

Cependant Marathon et Salamine, cent autres combats pour l'indépendance, les Klephtes et les Palikars de 1825, les « andartès » du Grammos et les martyrs de Macronissos ne sont pas seuls à témoigner de la vaillance hellénique. En fondant la tragédie — comme en affrontant le risque philosophique — la Grèce antique a signalé son courage. Et c'est dans le temps même où Athènes sauvait la communauté hellénique de la servitude qu'Eschyle écrivit ses drames. La même génération, les mêmes hommes — Eschyle se bat à Marathon, il est le poète de Salamine — assurent la liberté et fondent la tragédie.

Le même courage. Soutenir la vision tragique d'un œil aussi ferme que l'assaut de l'ennemi. Regarder la vie en face, telle qu'elle s'offre en son aspect le plus désolé. Savoir que la justice des dieux est plus mystérieuse que certaine. Qu'aucune providence n'aménagea le monde à l'usage de l'homme et que c'est à lui d'y faire son salut. Tenir l'homme pour un étranger dans un univers dont les lois ne sont pas à la mesure de ses désirs. Etranger toléré, avec permis de séjour temporaire. Non citoyen du monde, mais « métèque » menacé d'expulsion. Parfois coupable d'une seule faute : être né.

Un étranger qui n'a pas d'autre patrie.

Telle est la vue que la tragédie, en sa face la plus sombre, offre à l'homme de sa condition.

Ouvrir les yeux dans ce noir-là, fixer l'obscurité pour en mesurer l'épaisseur : bravade d'un homme épris de clarté et déjà promesse de lumière.

La clairvoyance est la forme la plus rare et la plus féconde du courage.

Courage assez lucide, assez clair pour refuser le mirage d'une espérance aveugle.

Il est des vertus qui dessinent le visage d'un monde, expriment une civilisation. Le courage est grec, l'espérance est chrétienne.

Espérance — syllabes chargées de promesses — aucun mot du langage français ne touche le cœur chrétien d'une pointe plus tendre, aucun n'a conservé davantage le pouvoir de remuer parfois, nostalgiquement, vainement, les résidus de notre foi. La sagesse grecque se méfie de l'espérance. Qu'il s'agisse des travaux de la vie terrestre ou des perspectives de l'au-delà, elle lui accorde peu de crédit. Elle dénonce dans ses prestiges une entreprise d'illusionnisme. « Voyez-la, dit-elle, agiter sur ses tréteaux ses bouquets fleuris, tendre l'écran de ses chimères... Prenez garde au songe qu'on fait éveillé. » L'espérance est aux yeux des sages un piège que le désir tend à la raison — rien de moins qu'un démon tentateur. La langue grecque dit, non sans ménager un effet de surprise : « induire en espérance ».

Surtout, chaque fois que l'espérance nous invite à compter sur la bonne volonté d'autrui plutôt que sur notre énergie, elle dénonce, aux yeux des Grecs, notre native faiblesse. Elle n'est dès lors, pour eux, que le recours des lâches et l'alibi des effrontés. Non plus seulement « mensongère », mais « honteuse ». Bonne pour ceux qui sont dans « l'âge inutile de la vie », ce n'est qu'une « nourrice à l'usage des vieillards ».

On tirerait de la poésie grecque, toujours éprise de vérité, tout un réquisitoire contre les facilités, contre la duperie de l'espérance. L'histoire et l'éloquence feraient écho avec Thucydide et Démosthène. « Malheur au peuple qui place ses chances de salut non dans le calcul de ses forces et la tension de ses énergies, mais dans les rêveries, dans l'inertie de l'espérance. Compter sur l'espoir, c'est jouer sa liberté sur un coup de dés, c'est d'avance accepter l'emprise du destin, c'est appeler la servitude. »

L'espérance compte sur les faveurs de l'avenir... Or le Grec, par un singulier retournement de notre façon de nous figurer le temps, ne voit pas l'avenir, devant lui, mais derrière lui. (Son langage l'exprime.) L'avenir, ce n'est pas devant lui comme une main tendue de l'Inconnu, qui lui fait un geste d'accueil, c'est derrière lui un pas qui se rapproche, une arme qui va le frapper dans le dos.

Il a peur (car le vieux fond de l'homme, c'est l'angoisse)... Mais il s'attache à son courage.

L'espérance couronne la vie chrétienne, le chrétien contracte contre la mort une assurance de vie éternelle. C'est aussi pourquoi l'ère chrétienne n'a point produit de tragédie chrétienne (*Polyeucte* est un drame éloquent et pathétique. Ce n'est pas une tragédie.) Si l'homme n'est mis nu en face de la mort nue — et vis-à-vis d'elle privé de toute espérance —, si quelque mage lui promet, au delà d'une brève narcose,

non seulement le réveil, mais la guérison de sa condition mortelle, il ne ressentira jamais en sa conscience d'homme la douleur et la fierté d'être sur la terre le seul animal tragique.

La tragédie grecque est en premier lieu une prise de conscience de la nécessité de la mort. Elle est présence de la Mort. Elle est intrépide connaissance du combat qui nous est à chacun réservé. Elle est, en face de la mort, refus de tout espoir mis en elle, altier refus d'espérer en un dieu qui nous en délivrerait.

Mais en même temps qu'elle est refus de tout chimérique espoir, refus de croire à toute promesse faite à l'homme par Celui qui n'est pas l'homme, elle est réponse au désespoir, elle est engagement de courage pris par l'homme envers lui-même.

La tragédie antique sans cesse plonge et replonge l'homme condamné dans ces mortes eaux du refus de l'espoir qui sont les eaux vives du courage : à chaque fois il émerge plus vigoureux, comme d'une autre fontaine fabuleuse. Ce n'est pas seulement l'animal instinct de conservation qui lui permet de surnager, c'est une adhérence raisonnée aux fluctuations de la vie telle qu'il a appris à la connaître. Loin de sombrer dans la mort intérieure du désespoir, à chaque coup du sort le héros tragique s'assure davantage dans son amour acharné de la vie. Il trouve son salut dans une juste confiance en soi fondée sur une claire connaissance du monde et de lui-même.

L'espérance chrétienne est une confiance en Autrui. Le courage tragique est une confiance en soi. (Ou, s'il faut donner à ce courage le nom de sa plus profonde racine affective : il est espérance en cet homme meilleur qu'il appartient au héros de construire, en lui-même et pour tous.)

Confiance en soi par possession de soi. Le « connais-toi toi-même » socratique est déjà tout entier contenu dans la tragédie. Bien loin d'inviter l'homme antique au mépris de soi, au dénigrement de sa nature, aux mains frappées contre la poitrine pécheresse, le vieil adage des Sept Sages aboutit, en la personne du héros tragique lucide et courageux, à l'exacte prise de conscience, à la mesure rigoureuse de la force humaine, qui se révèle immense contre la brutale violence du Destin. Si frappé qu'il soit, le héros qui lit le sens tragique de l'univers s'accomplit à nos yeux dans la riposte où se vérifie son pouvoir.

Dès lors, les armes que le Destin dirigeait contre lui, l'homme en fait les instruments de sa propre grandeur. Les coups dont les dieux l'accablent ne lui sont plus qu'occasion de courage.

Aux yeux du Grec épris d'athlétisme, le monde s'offre comme un terrain de sport, où les dieux nous réservent les plus insignes adver-

saires : eux-mêmes — et rient des coups que nous leur rendons. L'adversité n'est qu'un ballon déconcertant que le héros-athlète renvoie du poing et de la tête, dans la joie et la douleur de l'effort. Le malheur devient un tremplin qui permet d'allonger le saut. Et Zeus, un jour, prenant l'univers dans sa main, le lance contre Prométhée, pour précipiter dans l'abîme le champion de l'homme. Le Titan accuse le coup et marque un point : son courage n'a pas vacillé. Après quoi les antagonistes se réconcilient. Leur lutte était un concours où s'est exalté et précisé le sens du monde.

La mort elle-même — suprême argument dont disposent les dieux pour réduire l'homme au silence — le héros ne la reçoit d'autrui que pour se l'approprier. Il n'est nullement sa victime. C'est lui qui s'avance vers elle et la choisit. Il la préfère au déshonneur : il lui donne un sens moral. Au bas de cet accident stupide de la nature, il appose sa signature d'homme. Elle n'est pas le signe de son échec, mais le chef-d'œuvre de son courage. Le dernier acte de sa vie. (Et pour les autres un nouveau principe de vie.)

Ce n'est pas l'arrêt d'Artémis ni le couteau d'Agamemnon qui prennent la vie d'Iphigénie. Sa vie est à elle, et il lui plaît de la donner. Elle offre son corps à la Grèce et, de la victoire que sa mort ouvre à son peuple, elle se fait un suprême cadeau, un bonheur de femme à serrer dans ses bras.

Vos victoires sont mes noces, mes enfants, mon renom.

Dans le combat contre le Destin, refuser l'espoir — ou plutôt le détourner de sa fin céleste vers la seule grandeur de l'homme — sentir battre en soi son courage comme une pulsation de joie : tel est le présent que nous fait la tragédie grecque.

Retranché d'un monde dont la loi n'est pas la sienne, l'homme n'est pas sur la terre un étranger sans patrie. L'héroïsme aussi est une patrie.

(Tiré de :
La Tragédie et l'Homme, éd. de la Baconnière, Neuchâtel, 1951.)